

L'EMANCIPATEUR

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE-REVOLUTIONNAIRE

(Chaque collaborateur est responsable de ses articles)

ADMINISTRATION

ERNEST NOËL, en Bende Ampsin

ABONNEMENTS

2.00 fr. pour 10 numéros

Étranger : 3.00 fr. pour 10 numéros

RÉDACTION

CAMILLE MATTART, rue du Ruisseau, 68

Flémalle-Grande

Pour la Russie

On aura lu dans les journaux révolutionnaires, anarchistes et autres, les appels lancés en faveur de la RUSSIE AFFAMÉE.

Nous nous associons avec ardeur à ceux, à qui les souffrances du peuple russe font saigner le cœur.

Ce n'était pas assez, que depuis 7 ans, ce peuple héroïque, qui ébaucha le premier la RÉVOLUTION SOCIALE, fut acculé aux misères les plus atroces par les guerres et le blocus criminel des capitalistes internationaux, il fallait encore qu'un nouveau fléau s'abatte sur lui. La sécheresse qui a sévit depuis le mois de mars jusqu'au mois de juin a anéanti les récoltes dans les gouvernements de la Volga où la production normale était d'environ un tiers de la récolte totale de la Russie.

Il ne sera pas dit, qu'on laissera mourir de faim ce peuple courageux, qui en 1917 sut renverser le tsarisme et faire la Première République Ouvrière du monde; et qui depuis lors lutte contre la réaction capitaliste international. Le devoir de tous les ouvriers et de tous ceux que préoccupe la transformation de la société est de venir en AIDE à la Russie.

Il faut, puisque les prolétariats de nos pays n'ont pas été à même jusqu'ici, de montrer autrement leur solidarité avec le peuple russe, que tous nous volions au secours de nos frères affamés. Il faut que chacun fasse son devoir; et tous le feront nous en sommes certains.

Mais aussi ils nous faut faire, au moyen de nos organisations ouvrières, une formidable pression sur nos gouvernants, afin qu'on reprenne les relations économiques avec la Russie et qu'on lève le blocus. Nos frères de là-bas ont grand besoin de moyens de transports et autres produits de toute nature, obligeons donc nos patrons, qui nous font chômer « sois-disant faute de commandes » à fabriquer les machines, locomotives, wagons, etc... que nos camarades ont grand besoins et nous aurons, ainsi, bien mériter de ce beau mot qu'on appelle SOLIDARITÉ.

Les partis de la réaction et les aventuriers, ne demanderaient pas mieux que de profiter de la situation actuelle pour porter le coup de grâce à la première révolution prolétarienne triomphante; mais cela ne sera pas. Ouvrons l'œil!

Tous répondrons à l'appel: POUR NOS FRÈRES RUSSES QUI MEURENT DE FAIM! Nous ouvrons dès aujourd'hui une souscription dans nos colonnes. Tous, envoyer votre obole et VIVE LA RÉVOLUTION RUSSE!

VIVE LA RÉVOLUTION SOCIALE!

L'EMANCIPATEUR.

* * *

Pour les russes qui ont faim

1^{re} Liste. — J. Lemaire 5.00. L. Praillet 1.00. A. Lepage 5.00. J. Lemaire 5.00. J. Denis 13.00. Fr. Rousselle 2.00. E. Noël 15.00. V. Rousselle 10.00. Total fr. 56.00.

N. B. — On est prié d'adresser les souscriptions au cam. C. Mattard, rue du Ruisseau, 68, Flémalle-Grande.

La lutte de classes

De la formidable secousse qui vient d'ébranler le vieux monde, la bourgeoisie a une fois de plus, réussi à sortir indemne et à sauver ses privilèges.

Après qu'elle eut jeté des millions de travailleurs les uns sur les autres pour le plus grand profit de ses coffres-forts. Après qu'elle eut déchaîné pendant des années une misère atroce sur des peuples entiers. Après qu'elle eut ordonné et organisé la plus horrible des boucheries humaines, que l'histoire n'aie jamais enregistrée, nous aurions cru que la classe ouvrière, mûrie par cinq années de souffrance, pétrifiée d'horreur devant les milliers et les milliers de cadavres de ses enfants, allait enfin secouer sa torpeur et s'en débarrasser à tous jamais.

Hélas il n'en est rien! La bourgeoisie se relève plus rapace, plus insolente, plus audacieuse et surtout plus réactionnaire qu'avant la guerre, et! chose triste à constater, grâce à la complicité, consciente ou inconsciente, des chefs les plus influents de la sociale démocratie, qui au lieu de mener la classe ouvrière sur le véritable terrain de lutte de classes se bornèrent à la mener purement et simplement à une néfaste *collaboration de classes*.

Collaboration de classes! c'était moins dangereux et bien plus rémunérateur! Et! nous voyons après l'armistice, — même avant — une partie des chefs socialistes, impatients de jouir, se jeter sur le premier appât de places, de subventions de vains honneurs et de décorations, que la bourgeoisie avait eut soin de mettre à leur portée et remplacer par de beaux discours patriotiques les paroles d'espoir et de révolte que nous étions en droit d'attendre d'eux et qui devaient nous porter en avant. Oh! la bourgeoisie a eut l'œil fin, très fin même, en appelant à elle tous ces révolutionnaires, tous ces sans-patries de jadis, donner des places aux chefs c'est mâter la classe ouvrière, mieux que ne le pourrait faire n'importe qu'elle mesure repressive.

Pour nous en convaincre nous n'avons qu'à observer l'attitude de ceux qui ont pour tâche de nous guider vers des devenirs meilleurs. Nous pouvons les voir à l'heure actuelle se prélasser chez les bourgeois et dans les banquets, dans les réceptions prôner, le Relèvement National et dans de belles envolées glorifier ceux qui ont eut le *malheur* de se faire tuer la peau pour la *Patrie*, pour le *Droit*, pour la *liberté* du *Monde* et autres mots ronflants.

Ils flattent *Prolo* et *Prolo* est content. Oui les prolétaires ont coopéré à la restauration nationale, depuis deux ans ils ont produit sans relâche pour le relèvement du *Pays* et aujourd'hui pour les récompenser ont fermé les usines et ont les fout sur le pavé. Des capitalistes plus malins ont cherché querelle à leurs ouvriers obligeant ceux-ci à partir en grève, éternisant les conflits comme ceux d'Ougrée et Hoillogne par leur stupide intransigeance et espérant ainsi amoindrir l'organisation syndicale. Oui! les prolétaires ont fait la guerre du *Droit*, — qui devait être la dernière, — et depuis trois ans le canon ne cesse de gronder aux

quatre coins du monde. Après les tentatives des capitalistes mondiaux pour écraser la révolution ouvrière russe, après l'infâme blocus qui existe encore à l'heure actuelle contre nos frères de Russie, les Grecs et les Turcs s'entretuent, les Espagnols se battent en Afrique, l'avenir nous semble bien nuageux et les bourgeois pourraient encore bien nous réserver une *dernière guerre*.

Oui! les prolétaires ont fait la guerre pour la liberté du monde et pour la liberté des peuples! Et des centaines de peuples dit « barbares » gémissent sous le joug des pays *civilisés* et en fait de libertés les prolétaires n'ont que celles d'*obéir* et se *taire*.

Oui! ils ont faits la guerre pour sauver les usines, les chantiers, les mines et aujourd'hui on leur refuse le droit au travail et on les chasse de ces usines, de ces chantiers et de ces mines qu'ils ont conservé aux bourgeois. Oui! elle a fait la guerre, la classe ouvrière! Elle a sacrifié des milliers de ces enfants pour qu'aujourd'hui les charlatans tripartites s'emparent de leurs cadavres et les balladent par les villes et les campagnes, afin de donner aux fils qui lui restent, le goût du sacrifice pour la patrie et dans ces cortèges de chair à canon, devant ces tombeaux des malheureuses victimes de la *bourgeoisie* et du *capital*, le drapeau rouge qui est l'emblème de la révolution, n'a pas honte d'embrasser amoureusement le drapeau tricolore.

Tristes effets de la collaboration de classe que le prolétariat accepta bénévolement!

Si elle ne veut pas être éternellement exploitée par les bourgeois et leurée par les beaux rhéteurs de la sociale démocratie il est grand temps que la classe ouvrière réagisse. Pour réagir elle doit agir révolutionnairement et replacer la lutte sur son véritable terrain, la *lutte des classes*.

Jamais il ne pourra y avoir aucune collaboration entre la bourgeoisie et la classe ouvrière sans préjudice pour cette dernière. En effet! comment peut-il y avoir de collaboration entre le capital et le travail, entre ceux qui produisent tout et ceux qui gaspillent tout, entre ceux qui naissent avec des dettes et ceux qui naissent avec des rentes entre les exploités et les exploités, entre les maîtres et les esclaves. Il fallait être politicien et arriviste pour trouver cette colossale duperie. Ce qu'il doit y avoir entre nous et nos exploités, c'est la lutte à outrance, ardente et continue, la lutte révolutionnaire sur le terrain moral et économique. Ce qu'il faut avant tout, c'est nous instruire et nous organiser! Formez des cerveaux sains, des esprits libres, groupez les consciences révolutionnaires, les consciences de classes, telle est la besogne qui nous incombent. L'éducation de la classe ouvrière reste encore à faire. Nombreux sont encore les ouvriers, même organisés, qui se font les soutiens de la bourgeoisie et entravent leur marche en avant et celle de leur classe, vers des destinées meilleures. Refuser de bâtir des casernes, des prisons, des églises, refuser de fabriquer, et transporter des instruments de guerre, ne pas répondre aux demandes d'agents de police,

gendarmes, geoliers, gardes, etc., répondre par la grève générale immédiate quand le patronat éternise des conflits, comme ceux qui se déroulent actuellement aux usines d'Ougrée Marhay et Valentin Coq, désertez les lieux malsains, les jeux et les sports abrutissants, faire ses affaires soi-même, se guérir des individus et fermez la porte au nez des ambitieux; tels sont les moyens multiples de lutte que la classe ouvrière organisée, peut mettre immédiatement en vigueur.

Comprise de cette façon la lutte de classe aboutirait dans un avenir très rapproché à la *révolution sociale*, qui elle abolira toute classe, pour ne plus former qu'une *grande humanité*.

V. ROUSSELLE.

AVIS

Nous envoyons le journal à des personnes que nous croyons susceptibles de s'y abonner, nous demandons, à celles qui désirent continuer à recevoir le journal, de nous le faire savoir et si possible de nous faire parvenir le montant de l'abonnement.

Révolution

Voilà un fait que tout le monde applaudit et que peu de personnes veulent.

Dans les moments de calme, tout le monde est et se flatte d'être révolutionnaire.

Dès que l'horizon politique et social s'assombrit, plus personne : les féroces révolutionnaires de la veille deviennent des capons, des transiuges, souvent des traîtres. Nous sommes d'avis, et l'histoire est là pour le prouver, que la révolution seulement peut rendre un peuple heureux et libre de ses destinées, l'émanciper de toute tyrannie, de toute sorte d'exploitation.

La révolution doit être, avant tout, préparée par le peuple, c'est-à-dire, celui-ci doit la sentir et la juger comme une nécessité absolue pour résoudre le problème de sa liberté politique et de son égalité économique, attendu que aujourd'hui, il n'y a ni l'une, ni l'autre, quoiqu'en disent certains journalistes vendus au pouvoir et d'autres intéressés. Il n'y a pas de liberté, et il ne peut pas y en avoir, où il y a un esclave; il n'y a pas d'indépendance où il y a un travailleur, lequel, à cause de la fatale institution de la propriété et de la richesse telle qu'elle existe aujourd'hui, est forcé, quoique fort et plein de volonté au turbin, à mendier le travail au capitaliste, lequel, étant un parasite inutile et dangereux, devient l'être qui subjugue, affame et massacre le travailleur qui est à sa merci, qui est son esclave.

Il ne peut y avoir d'égalité où il y a le détenteur de la richesse qui nage dans l'abondance sans rien produire et le producteur qui, au milieu de privations inouïes, travaille jour et nuit pour gagner, avec peine, une maigre bouchée de pain, et bien des fois, souvent même, mendie, s'il manque de courage, et s'il en a, vole ou se suicide.

D'une façon ou d'une autre, ils ne laissent derrière eux que de nouvelles victimes, des recrues pour le bagne, la prostitution ou la guillotine.

La Société, aussi bien celle d'hier que celle d'aujourd'hui, non seulement ne fait rien pour les travailleurs, mais, après les avoir soumis à la misère qui conduit toujours au crime, les supprime. Et vous avez des gens, les politiciens de profession, les vendus, qui vous diront que tout cela est exagéré. Ils ont la consigne de prêcher le faux, d'écrire, faire imprimer et propager par la parole, que la Société, telle qu'elle existe, est parfaite, que nous sommes des brouillons, des pêcheurs en eau trouble, que la liberté et la civilisation d'aujourd'hui sont l'*excelsior* d'un fait, non seulement historique, mais humanitaire, civil et social.

Humanitaire et civil ! avec la guillotine, les bagnes, les milliers d'affamés, la prostitution par la faim, les massacres de grévistes, les armées permanentes qui sont l'école de la débauche, du crime, du vice, de l'assassinat, les suicides par misère, la mendicité, l'oppression de l'homme sous toutes formes, son exploitation infâme et féroce, les féroces massacres des autres peuples,

la débauche encouragée, le vice soutenu, l'ivrognerie et l'alcoolisme légalisés, l'impunité assurée à tout ce qui est prêtre, soldat, grands proxénètes, illustres maquereaux, haute banque, criminels, richards, cyniques capitalistes, généraux, traîtres, faussaires et assassins.

Voilà l'*ultima verba* de la perfection sociale pour ces coquins. Tout cela est à balayer à l'égout, à démolir ?

Oui, il faut renverser la pyramide sociale présente. Aujourd'hui, c'est le capital qui écrase le travail; il faut que ce soit celui-ci qui écrase celui-là. Le prêtre, cette ploie immonde et grangeineuse, il faut l'extirper, ainsi que le militarisme et le capitalisme, triade infame et cruelle.

Pour cela, il faut la révolution, autrement pas d'espoir d'un meilleur avenir social.

C'est la révolution qui a balayé les infamies du moyen âge, c'est elle qui nous a donné le peu que nous avons, c'est elle qui nous donnera tout ce qui nous manque.

Méfions-nous des hésitants, des prêcheurs de calme, des évolutionnistes, des arrivistes. Ce sont nos entraves, les plus forts soutiens de la société présente.

Pour ces gens, dès qu'ils ont décroché un mandat, empoché quelques billets de mille, pour eux la révolution est faite. Peu leur importe ceux qui restent dans la misère, sous l'oppression.

C'est très bien d'être organisés, unis, mais, si dans cette union, dans cette organisation, l'action n'est pas comprise, elle ne sera pas autre chose qu'une vaste chapelle électorale, bonne à élever sur le pavois des ambitieux, à envoyer à la Chambre des futurs ministres, c'est-à-dire, des massacreurs du prolétariat.

AMILCARE CIPRIANI.

L'ENFANT

De nos jours encore, foule de gens, — de ceux-là même qui sont partisans de larges réformes, — inclinent à penser que rien ne peut s'obtenir que par l'autorité, tandis que le contraire seul est vrai. C'est l'autorité qui fait obstacle à tout. Le progrès dans les idées ne s'impose pas par des décrets, il résulte de l'enseignement libre et spontané des hommes et des choses. L'instruction obligatoire est un contre-sens. Qui dit instruction dit liberté. Qui dit obligatoire dit servitude. Les politiques et les jésuites peuvent vouloir imposer l'instruction, c'est affaire à eux, car l'enseignement autoritaire, c'est l'abêtissement obligatoire. Mais les socialistes ne peuvent vouloir que l'étude et l'enseignement anarchiste, la liberté de l'instruction, afin d'avoir l'instruction de la liberté.

L'ignorance est ce qu'il y a de plus antipathique à la nature humaine. L'homme, à tous les moments de la vie, et surtout l'enfant, ne demande pas mieux que d'apprendre; il y est sollicité par toutes ses aspirations. Mais la société civilisée, comme la société barbare, comme la société sauvage, loin de lui faciliter le développement de ses aptitudes, ne sait que s'ingénier à les comprimer. La manifestation de ses facultés, lui est imputé à crime, enfant, par l'autorité paternelle, homme, par l'autorité gouvernementale. Privés des soins éclairés, du baiser vivifiant de la Liberté (qui en eût fait une race de belles et fortes intelligences) l'enfant comme l'homme croupissent dans leur ignorance originelle, se vautrent dans la fiente des préjugés, et, nains par le bras, le cœur et le cerveau, produisent et perpétuent, de génération en génération, cette uniformité de crétins difformes qui n'ont de l'être humain que le nom.

L'enfant est le singe de l'homme, mais le singe perfectible. Il reproduit tout ce qu'il voit faire, mais plus ou moins servilement, selon que l'intelligence de l'homme est plus ou moins servile, plus ou moins en enfance. Les angles les plus saillants du masque viril voilà ce qui frappe tout d'abord son entendement. Que l'enfant naisse chez un peuple de guerriers, il jouera au soldat; il aimera les casques de papier, les canons de bois, les pêtards et les tambours. Que ce soit chez un peuple de navigateurs, et il jouera au marin; il fera des bateaux avec des coquilles de noix et les fera aller sur l'eau. Chez un peuple d'agriculteurs,

il jouera au petit jardin, il s'amusera avec des bèches, des râteaux, des brouettes. S'il a sous les yeux un chemin de fer, il voudra une petite locomotive; des outils de menuisier, s'il est près d'un atelier de menuiserie. Enfin, il imitera, avec une égale ardeur, tout les vices et toutes les vertus dont la Société lui donnera le spectacle. Il prendra l'habitude de la brutalité s'il est avec des brutes; de l'urbanité s'il est avec des gens polis. Il sera boxeur avec John Bull, il poussera des hurlements sauvages avec Jonathan. Il sera musicien en Italie, danseur en Espagne. Il grimacera et gambladera à tous les unissons, marqué au front et dans ses mouvements du sceau de la vie industrielle, de l'art ou de la science: ou bien, empreint d'un cachet de dévergondage et de désœuvrement, s'il n'est en contact qu'avec les oisifs et les parasites.

La société agit sur l'enfant, et l'enfant réagit ensuite sur la société. Ils se meuvent solidairement et non à l'exclusion l'un de l'autre. C'est donc à tort que l'on dit que, pour réformer la société, il fallait commencer par réformer l'enfance. Toutes les réformes doivent marcher de pair.

L'enfant est un miroir qui réfléchit l'image de la virilité. L'homme, comme le curé à ses paroissiens, aura beau dire à l'enfant: « Fais ce que je te dis et non pas ce que je fais ». L'enfant ne tiendra aucun compte des discours, si les discours ne sont pas d'accord avec les actions. Dans sa petite logique, il s'attachera surtout à suivre votre exemple; et, si vous faites le contraire de ce que vous lui dites, il sera le contraire de ce que vous lui avez prêché. Vous pourrez alors parvenir à en faire en hypocrite, vous n'en ferez jamais un homme de bien...

Voyez l'enfant des civilisés même, le petit du bonnetier ou de l'épicier; voyez-le au sortir du logis, à la promenade, aperçoit-il une chose dont il ne connaissait pas l'existence ou dont il ne comprend pas le mécanisme, un moulin, une charue, un ballon, une locomotive: aussitôt il interroge son conducteur, il veut connaître le nom et l'emploi de tous les objets. Mais, hélas! bien souvent, en civilisation, son conducteur, ignorant de toutes les sciences ou préoccupé d'intérêts mercantiles, ne peut ou ne veut lui donner les explications qu'il sollicite. Si l'enfant insiste, on le gronde, on le menace de ne plus de faire sortir une autre fois. On lui ferme ainsi la bouche, on arrête violemment l'expansion de son intelligence, on la musèle. Et quand l'enfant a été bien docile tout le long du chemin, qu'il s'est tenu coi dans sa peau, et n'a pas ennuyé papa ou maman de ses importunes questions; quand il s'est laissé conduire sournoisement ou idiotement par la main, comme un chien en laisse; alors on lui dit qu'il a été bien sage bien gentil et, pour le récompenser, on lui achète un soldat de plomb ou un bon homme de pain d'épice. Dans les sociétés bourgeoises cela s'appelle former l'esprit des enfants. — Oh! l'autorité! oh! la petite famille!... Et personne sur les pas de ce père, de cette mère pour crier:

Au meurtre! au viol! à l'infanticide!...

JOSEPH DÉJACQUE.

Ballades rouges

—o—
JUDAS

Alors quoi! les ensoutanés, vous les marchands d'idoles en plâtre, d'eau non filtrée et d'indulgence, vous les grands fabricants d'alcool, de chocolat pour les miches!

De l'or ruisselle dans vos églises où l'on pourrait beaucoup loger à l'abri des pluies, de la bise, où l'on pourrait se réchauffer nous tous, les gueux qui sans asile, grelottants et crevons de froid sous l'arche des ponts où s'empilent les rafales des douloureux mois.

Vos malades imaginaires vous laissent à Lourdes des milliards, vos hystériques congénères en abandonnent la plupart autant au pontif de Rome, alors que toujours meurent de faim ici-bas quelques milliers d'hommes qui ne peuvent s'acheter du pain.

Vous poussez les peuples à la guerre sous prétexte de civiliser et quand expirent vos missionnaires, là-bas, et de lointaines contrées, vous ren-

dez le mal pour le bien, vous faites massacrer sous vos yeux des peuples entiers qui n'aspirent point à croire à votre ignoble dieu.

Tout ce sang qui pour vous s'écoule, vous grise et vous empêche de voir l'odieux spectacle qui se déroule, les membres coupés, les mâchoires aux larges rictus de mépris et les yeux morts qui vous épient. Au moins ils moururent fanatiques, en vrais croyants et sans faiblir tous ses peuples à l'âme héroïque qui auraient pu vous convertir.

Vous vous êtes usés en chemin et ne sachant plus être martyrs, vous avez fait des assassins.

Alors sûr les ensoutanés, s'il pouvait revenir sur terre, le grand Christ pâle, le calomnié, lui l'anarchiste, l'humanitaire, lui qui méprisa la richesse, qui prêcha l'hospitalité, lui qui voulait dans sa sagesse, l'universelle fraternité et le règne de l'égalité, lui qui hors du Temple sut chasser la foule des marchands exploiteurs, alors sûr les ensoutanés, s'il nous revenait tout à l'heure, vous ne sauriez plus le mener sur la route longue avec sa croix, ni l'endormir comme autrefois pour qu'il puisse sortir du tombeau ; car vous avez des échafauds.

EMILE BANS.

Emancipons la femme

Il importe absolument de mettre la femme en face de la question sociale et de l'entraîner dans la lutte de faits et des idées. Ce n'est pas facile, nous le savons bien, car la femme, en général, reste rebelle à toute émancipation humaine. Cependant c'est elle qui a le plus à souffrir de la situation actuelle. C'est elle le véritable paria de la société, surtout la femme du peuple.

Comment, à la façon dont jusqu'ici on a élevé la femme, peut-il être autrement ? Peu ou pas d'instruction, une éducation nulle, ne connaissant rien de faits graves qui agitent notre société moderne — Alors ?

Beaucoup d'hommes se plaignent, et non seulement dans la classe prolétarienne mais aussi dans la classe moyenne, de l'ignorance incroyable dans laquelle ils trouvent la femme lorsqu'ils s'unissent à elle. Ce n'est pas surprenant. Rares sont celles qui sur des sujets d'ordre social intéressant conçoivent ou pensent comme leur mari, de là, dans les ménages, des conflits douloureux qui finissent bien souvent par une rupture des sentiments affectifs et mènent à la desunion complète. La femme n'a jamais appris à considérer les idées en elles-mêmes. Ce qu'elle cherche à savoir et ce qui l'intéresse le plus, c'est ce que cette idée doit lui apporter en bien ou en mal. Elle n'est pas pour ou contre une idée, elle est pour ou contre les résultats. C'est un fait. Oh ! la grande difficulté à l'entraîner dans le tourbillon des idées neuves ! Pour les femmes du peuple il y a certes de grandes circonstances atténuantes qui les excusent en partie : l'ambiance, l'atavisme, la misère et aussi les travaux inférieurs, pénibles, répugnants et fatiguants à l'excès font de ces pauvres créatures des êtres inaptes à toute aspiration supérieure. Joignez à cela une éducation religieuse stupide qui les abrutit encore davantage et l'on comprendra, en une douloureuse constation, qu'il n'est pas étonnant de rencontrer chez les pauvres femmes tant d'inertie et si peu d'enthousiasme pour aider l'homme dans sa tâche : l'amélioration des conditions d'existence du genre humain. Il semble néanmoins que les hommes commencent à comprendre que tant vaut la femme d'aujourd'hui tant vaudra l'homme de demain. Mais cela ne suffit pas, c'est aux femmes mêmes qu'il incombe de rénover leur propre genre de vie.

« L'émancipation de la femme sera l'œuvre de la femme elle-même. » Pour cela il faut qu'avant tout elle cesse de lire, de dévorer en ses moments perdus des feuilletons et romans soi-disant populaires et à bon marché qui faussent son esprit et son imagination et font bien souvent, des jeunes filles surtout, une proie facile pour les dévergondés ou les fils à papa. Qu'elle lise des choses sérieuses et instructives qui feront que, mieux que jamais, elle connaîtra le mal et concevra le

bien. Haut les cœurs, femmes ! Secouez la torpeur qui vous étirent, reprenez courage et espoir et rangez-vous du côté de l'homme qui lutte pour le bien-être commun et celui de vos enfants. Devenez conscientes de votre triste situation. Aidez-nous à répandre nos écrits qui clament la vérité et qui enseignent la philosophie libertaire, cette philosophie qui parle à l'individu de « relèvement », de « dignité », « révolte » et de « bonté » !

Femmes, mes sœurs, aidez-nous !

LISE VAILLANT.

La police

Avant de rechercher comment le pouvoir, dont les trois expressions typiques sont l'armée qui tue, l'église qui abrutit et la magistrature qui condamne, pourraient s'émietter ou être appelé à disparaître, sous les coups de hache de la révolution, force nous est de retrousser les manches pour nous rendre compte de quel limon vaseux sont soudées, rivées l'une à l'autre les institutions dont l'ensemble constitue l'Etat.

Ce limon, cette boue, c'est la police. La police, qui est censée veiller sur la sécurité publique qu'elle est seule à troubler, n'est rien et tout à la fois et possède, en régime bourgeois, au plus haut degré le don d'ubiquité.

Selon le cas, humble servante au service du moindre fonctionnaire ou maîtresse absolue du chef du pouvoir, dont elle détient souvent aussi bien les secrets véreux de la vie publique que ceux non moins scandaleux de la vie privée, la police gouverne par ces bureaux inamovibles et absorbe aux heures critiques tout l'état entre ses mains de pieuvre.

Comme l'amphibie elle pénètre dans tous les milieux, et comme le stercoraire palmipède elle vit dans la feinte et se repaît d'excréments.

Elle est de toutes les saletés et de toutes les ignominies, de toutes les trahisons et de toutes les tares, elle est la boue et la honte humaine faite institution.

C'est elle qui organise la chasse à l'homme, fabrique les faux dossiers, traque et expulse le proscrit, ruine le marchand ambulant et accule par ses razzias, au suicide ou à l'assassinat le vagabond.

C'est elle aussi qui peuple le lupanar et est, ô honte suprême, par sa section, dite des mœurs, un outrage pour toutes les femmes et une menace constante pour les meilleures d'entre elles, les ouvrières.

S'il a été dit avec raison que toutes les institutions bourgeoises sont grosses de révoltes futures, l'existence de la police par contre nous appelle à la pudeur, à la conscience de notre propre lâcheté.

Dans la Rome antique, l'outrage public d'une plébéenne causa un soulèvement général. Quotidiennement chez nous la police se rue, la canne levée sur des centaines des femmes, qu'elle arrête et traîne à la préfecture pour leur faire subir l'innomable outrage de la visite au spéculum.

Aussi longtemps que le sexe auquel appartiennent nos mères, nos sœurs, nos fiancées et nos femmes, n'a pas été vengé de cet affront sanglant, nous ne sommes pas dignes de nous dire révolutionnaires.

UN PROSCRIT.

(*L'Inévitable Révolution*, p. 47 à 50.)

La Servitude Volontaire

Pauvres et misérables gens, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, pilliez vos champs, volez vos maisons et les dépouiller des meubles anciens et paternels ! Vous vivez de sorte que vous ne pouvez vous vanter d'avoir rien à vous, et il semblerait que désormais ce vous serait un grand bonheur de tenir à ferme vos biens, vos familles et vos existences ; et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes, oui bien de l'Ennemi, de celui qui tient de vous toute sa gran-

deur, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la gloire duquel vous ne refusez point de présenter à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, deux mains, un corps et rien autre chose que ce qu'a le moindre homme du nombre infini de nos villes : mais ce qu'il a de plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il s'ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous que par vous mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât ; vous meublez et remplissez vos maisons, afin de fournir à ses pilleries ; vous élevez vos filles, afin qu'il ait de quoi saouler sa luxure, vous nourrissez vos enfants, afin que, — pour le mieux qu'il leur saurait faire, — il les mène en ses guerres, les conduise à la boucherie, en fasse les instruments de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengeances ; vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vanter dans les sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et plus roide à vous tenir plus courte la bride et de tant d'indignités — que les bêtes mêmes ou ne sentiraient point ou n'endurraient point — vous pouvez vous en délivrer, si vous essayez non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser et de l'ébranler, mais contentez-vous de ne plus le soutenir, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre.

ETIENNE DE LA BOÉTIE.

(1548)

Bibliographie

Le Fils du Silence (1) (Han Ryner), livre abstrait au début peut-être, assez fatigant à lire. Son initiation critique aux rites mythologiques le rend assez difficile au profane de la mythologie. Je dirai même que le côté touffu, peu clair en fait sa valeur puisque c'est le propre de toutes les religions païennes et autres de ne pouvoir être comprises que par l'initié. C'est sûrement ce que l'écrivain a voulu démontrer, et la raison qui doit nous inciter à lire ce livre éducatif.

Presque tout cet ouvrage n'est qu'un exposé de mythologies différentes ayant pourtant ceci de commun ; c'est qu'aucune d'elles ne satisfait entièrement le Sage, l'individualiste que Ryner nous campe dans Pythagore.

Je l'ai déjà dit autre part, et la lecture de chacun des livres de Ryner affermit mon opinion : Ryner est le plus conséquent des individualistes. Il ne crée pas un type unique d'individualiste ; il regarde ce qu'il y a de beau dans chaque individu et met tout son talent d'écrivain et de conteur à nous le faire sentir. Tous les anciens sages de l'antiquité s'il voulait, il est capable de nous les montrer, quoique différents, aussi beaux les uns que les autres et nous les faire envier comme exemples...

Où je ne suis plus d'accord avec Ryner, dans le Fils du Silence, c'est lorsqu'il tend trop à fermer la bouche aux jeunes. « Tant que tes oreilles s'empliront de connaissances nouvelles, prolonge ton enfance... » Mais pour un quelqu'un qui veut acquérir des connaissances nouvelles ce ne sont pas trois quarts de vie qui y suffissent, mais toute une vie. Aussi au fur et à mesure que l'on connaît on doit affirmer ses connaissances. Même si ses connaissances sont d'ordre moral ou philosophique, donc susceptibles d'être rejetées par la suite, il faut les affirmer du moment qu'on les croit justes et raisonnables. La vie et l'individu n'existent que par l'affirmation d'un idéal.

Chatrer la virille jeunesse en attendant qu'elle

Les Chants Révolutionnaires

MAGISTRATURE

I

Vous les représentants de la magistrature
Les encarnavalés des jours de procédure
Souteneurs salariés de la propriété
Chacun de vos arrêts est une iniquité
La justice pour moi n'est rien en votre code
Procédons par besoin et non pas par méthode
Homme retiens ceci : c'est qu'il faut que tu sais
Sans te préoccuper qu'il existe des lois.

II

Magistrats instructeurs, vous les fouilleurs de
[crimes]
Pour votre renommée il vous faut des victimes
Dans ce monde pervers où l'existence est d'or
Le plus crapule en somme est encore le plus fort
Tout délit est pour vous un geste inexcusable
Moi je n'en connais qu'un, c'est juger son
[semblable]
De geste il n'en est point qui soit prémédité
Car chacun est l'effet d'une nécessité.

III

Vous messieurs de la cour, c'est ainsi qu'on vous
[nomme],
Le bas métier de juge en vous a détruit l'homme
Cerveau vil et mauvais que le mal féconda
Vous me représentez de vieux Torquemada
On peut lire un arrêt sur vos gueules sinistres
Comme un crime messieurs sur celles des ministres
C'est un frisson d'horreur que tous vont éprouver
Quand le mot de la fin par vous sera bavé.

IV

Procureurs généraux, fabricants de requêtes
Plus vos succès sont grands plus l'on coupe de
[têtes]
Si la vie anarchiste apparaissait demain,
Mais que produiriez-vous pour gagner votre pain
Progager par le fait est donc droit juridique.
Vous demandez la mort c'est au code on l'applique
Si la justice était la même pour chacun
Puniriez-vous un crime en en commettant un?

V

O vous qui prenez place au banc de la défense
Avocats pauvres gens ceci dit sans offense
Ainsi que la girouette évolue au vent
Vous chercher un courant pour aller de l'avant
Ah! plaidez d'un ton calme ou d'un langage
[acerbe]
Je sais depuis longtemps ce que vaut votre verbe
La thèse que ce soir ferme vous soutiendrez
Pour un autre demain vous la contredirez.

VI

Trouver vice de forme : ou ? dans votre justice !
C'est l'ignorer Messieurs car sa forme est un vice
Et quiconque pour nous ne vit qu'en l'exploitant
Ne peut être à nos yeux qu'un être dégoûtant
Mais le soir, le grand soir, le soir de délivrance
Nous broierons de Thémis le glaive et la balance
Et si l'on doit juger les premiers scélérats
Au banc des accusés seront les magistrats.

CHARLES D'AVRAY.

devienne puits de science dans ses vieux jours ne
peut pas être.

Combien dans leur vingtaine, ou trentaine, ont
culbuté des dogmes insoutenables scientifiquement
et les ont établis de toutes pièces dans leur
vieillesse, Kant, Wirthow, Dubois-Reymond en
sont des exemples typiques... et tant d'autres.
Non! Non! Place aux jeunes.

Ceci dit, digne de méditations sont les conclusions
du livre de Ryner, nous démontrant la désagrégation
d'un certain communisme vécu par les Pythagoriciens.
N'ayant ni magistrats, ni règles, ni lois ils ne surent
s'adapter à une vie sociale sans maîtres. Pythagore
avait beau leur dire : « Homme, obéis, à ton cœur »
ils n'en comprenaient rien et lui répondaient : « Sois
notre maître pour nous forcer à obéir à celui-là ». Tant
est vrai que les hommes ne savent se passer de maîtres,
de conducteurs. Les révolutions en ont été jusqu'ici
des preuves, et la toute dernière en Russie ne contredit
pas les autres.

Ceci n'infirme pas l'anarchie, quoique je pense
que Ryner n'y croit pas beaucoup, tout au moins sous
la forme du communisme-anarchiste. Ce dernier, certainement
n'est pas près d'être vécu intégralement; cela n'empêche
pas qu'il soit réalisable avec des individus au cœur et
au cerveau libres, et dans un milieu où il y aurait abondance
de tout. Comment faire pour que ces deux choses soient?
Là réside toute la question sociale pour les anarchistes.

En attendant, et en travaillant surtout à la régénération
morale des individus, soyons nous mêmes des exemples
anarchistes : non pour les autres exclusivement mais pour
nous mêmes surtout.

Soyons « anarchistes » comme dans l'antiquité ils
étaient des « sages ». D'autres diraient soyons individualistes...

FERNAND.

(1) Ouvrage paru depuis quelque temps.

Camarades, travaillez avec ce journal

Mouvement Ouvrier

—o—

Les grèves d'Ougrée Marihaye

et de Hollogne

La grève continue toujours aussi âprement à
ces deux sociétés et sans apporter beaucoup de
changement dans la situation. Les ouvriers semblent
résolus à lutter jusqu'au bout, les patrons à ne pas
céder. Qui l'emportera de ces deux forces en présence,
les patrons avec leurs millions et leurs forces armées,
ou les ouvriers n'ayant que leurs gros sous et leur
courage! Question difficile à résoudre! Cependant les
ouvriers avaient beaucoup de chance de solutionner
assez rapidement ce problème, mais pour cela il aurait
fallu que la classe ouvrière, toute entière, se leva
pour défendre énergiquement l'organisation syndicale,
menacée dans la personne de nos camarades d'Ougrée
et de Hollogne. Pour cela, il aurait fallu une énergique
intervention des ministres et députés social-démocrates
au parlement; il aurait fallu que les militants syndicalistes
se départissent de leur lamentable engourdissement et
fussent sur la brèche dès le début du conflit. Mais non!
au lieu de cela nos députés et ministres font semblant
d'ignorer que 8 à 9 milles ouvriers luttent pour
sauvegarder le pain de leurs femmes et de leurs enfants
et que vingt mille personnes, au bas mot, sont plongées
dans la misère depuis quatre mois par la têtue intransi-
gence des patrons. Ceux-ci sont d'autant plus tenaces
qu'ils savent que l'entente ne règne pas toujours dans
les milieux syndicaliste à propos du conflit. Des ronds
de cuirs, des Centrales des Mineurs et des Métallurgistes
prétendent, même, que la grève n'est pas justifiée. Or,
l'attaque ne s'aurait venir plus directement du patronnat,
qui, comme à Hollogne, par exemple, renvoya subite-
ment 16 sectionnaires pour avoir perçu des cotisations
syndicales pendant l'heure de midi.

Nous avons la ferme conviction que ses conflits
serviront de leçons, pour l'avenir, à la classe ouvrière.
Le temps n'est plus, où, les pontifes des organisations
peuvent faire la pluie et le beau

temps. Nous n'avons pas à nous inquiéter si ça leur
plaît ou non de nous voir partir en grève, nous ne
devons voir qu'une chose, c'est que le patronnat nous
attaque et que nous devons nous défendre, et que le
devoir de tous les ouvriers organisés est de voler au
secours de leurs frères. Quand les patrons s'attaquent
à une partie de la classe ouvrière, la classe ouvrière
toute entière doit se lever comme un seul homme et
faire face à l'ennemi. Des démonstrations de grève
générale de quelques jours, de tous les corps de
métiers organisés; auraient vite fait de solutionner
les conflits quelque soit leur importance.

V. ROUSSELLE.

FRANCE

Les grèves à Roubaix

La grève continue dans les fonderies de Roubaix,
les ouvriers refusant toujours de fabriquer des
munitions pour la Russie.

Voilà, certes un beau geste auquel nous applaudissons
énergiquement. Le jour où tous les ouvriers se
refuseront à fabriquer des munitions quelque soit le
pays contre qui elles sont destinées, le jour où tous
les travailleurs se refuseront à fabriquer des armes
meurtrières qui se retournent toujours contre eux;
ce jour là, la Révolution Sociale sera à moitié faite.

V. R.

Souscriptions en faveur du journal

Report 381.90.

V. Rousselle 6.80. C. Mottard 2.20. F. Rousselle
1.00. G. Thiry 2.50. J. Denis 3.05. H. K. 1.00.
Wynond 1.00. P. Gille 5.00. L. Noël 2.00. Oreste
5.00. Dechêneux 1.20. D. D. Perat 1.00. N. Thiry
2.00. Diane 3.00. Deux cam. d'Andenne 1.50. E.
Noël 5.00.

Total 425.15.

Prière de signaler toute erreur ou omission.

Souscription en faveur des nôtres grévistes d'Ougrée Marihaye

Collecte à la réunion du 14 août 1921 : 46.00.

RÉUNIONS

Le groupe de l'Émancipateur organise pour le
dimanche 11 septembre une visite à la grotte de
Ramouil. Une causerie sera donnée par un camarade.
Rendez-vous à 2 heures à l'entrée de la grotte.
Moyens de communications, tram vert jusque
Flémalie-Haute terminus et passage d'eau à Chockier.

Avis aux cordonniers

Les camarades cordonniers du pays, sont priés
de se mettre en rapport avec J. Stroobants, rue
de Diest, 201, à Louvain, pour l'agrandissement
d'une société de production, que nos camarades
de Louvain ont fondée.

On peut se procurer le Journal chez

Ledoux, rue des Pitteurs, 47, Liège.

Prailet, aux Awirs (Engis).

Ernest Noël, en Bende Ampsin.

Flor. Rousselle, r. d'Ordange, 51, Jemeppe S/M.
Thiriard, rue Ferdinand Nicolay, Ougrée.

Pour la Propagande

Une bonne brochure de propagande « Manifeste
aux Travailleurs des villes et de la campagne » est
mise en vente au profit du journal.

Cette brochure de 16 pages coûte 10 centimes
l'exemplaire. 5 francs le cent franco.

Tous voudrions nous commander cette brochure
et la diffuser.

Imp. J. Vandoren, r. des Chevaliers, 59, Louvain